

journal intime

Il y a maintenant presque dix ans que les femmes revendiquent des congés de maternité payés sans perte d'aucun droit.

Nous étions au début quelques femmes – et j'étais l'une d'elles – qui ne pouvions plus supporter de voir des travailleuses se faire congédier, licencier ou rétrograder pour la seule raison qu'elles devenaient enceintes, sans compter les mois de salaire perdus ou les retours au travail trop hâtifs sous menace de perte d'emploi. Nous en avons assez de l'indifférence générale ou de l'acceptation docile de telles conditions.

Notre revendication nous paraissait juste et au-dessus de toute controverse dans nos rangs. Bref, on s'attendait naïvement à ce que tout le monde la retienne, à ce qu'elle suscite un enthousiasme unanime. Force nous fut de perdre ces illusions. La première fois que nous avons présenté fièrement notre demande, on opposa à notre enthousiasme un «*Êtes-vous folles ?*» suivi d'un «*Vous êtes folles*» et de «*Les vraies femmes, c'est pas vous, les vraies femmes n'en veulent pas*». Ridicule, futilité. Indifférence, mépris.

Dernier item à l'ordre du jour, première demande dont on dispose, voilà le traitement qui nous était réservé. Mais les femmes tout court, les «vraies» comme les «pas vraies» – à croire qu'il existe de fausses femmes – en voulaient.

À notre détermination s'opposait un mépris de rigueur des patrons, avec commentaires du style «*Elles ne m'ont pas demandé de partir pour la famille.*» «*Faites des petits ou travaillez, mêlez pas les deux.*» «*On va vous remplacer par des machines, c'est pas menstrué tous les mois pis ça fait pas de p'tits.*» Récitation, répétition d'une négociation à l'autre. D'un côté, les patrons qui nous ridiculisent, confiants que les «gars» du syndicat abandonneront la demande.

De l'autre les gars du syndicat, mal à l'aise face à une telle demande, peu convaincus, bien disposés à retirer la demande dès la première contre-proposition. Et des femmes qui y tiennent, qui essaient de convaincre, qui tentent d'oublier le mépris les entourant, qui persistent et persévèrent envers – et malheureusement – contre tous, avec leur «réputée» patience féminine, dans des milieux qui leur sont étrangers et hostiles.

C'est ce qui s'est passé lors de la négociation du Front commun en 1979, quand nous avons dû nous attaquer aux «ligues majeures», comme on dit dans notre grand-petit milieu aux visions larges et aux esprits parfois moins larges. La grande ronde commença, à Québec. L'exil était dur. On me forçait à m'exiler de mon enfant, mon chum s'était déjà exilé de moi. Je me retrouvais en pays étranger; les lieux, les personnes, rien ne me ressemblait, exceptées ces quatre ou cinq autres femmes avec qui la complicité grandissait de jour en jour dans l'attente de faire accepter notre «petit dossier de femmes».

Longues attentes, ennui insupportable, culpabilité dans la tête et dans les entrailles. C'est avec tout ça qu'il a fallu argumenter, débattre, soutenir, convaincre, ne pas flancher, s'entêter et, comme l'a confirmé le pouvoir un soir très tard, «être inélégante», oh péché!

L'inélégance, c'était de ne pas pouvoir être avec mon fils, de savoir que Blanche était en train de s'éteindre à 4 000 km et de ne pas pouvoir être avec elle, de ne pas pouvoir lui tenir la main et l'embrasser. Elle qui était la grand-mère de toutes, elle qui m'avait portée loin en avant et à qui je ne pouvais plus placer l'appel inattendu, pour me reconforter, pour me faire dire «*Je comprends, fais ton choix, ne te laisse pas emporter par les autres*».

et politique...

Réveillée la nuit, endormie le jour, enfermée dans une prison de béton au décor de mauvais goût, nourrie de «grilled cheese» avec pour seule distraction les films d'après-midi à la TV, incapable de lire. Petit monde fermé sur lui-même, coupé de tout le reste alors que tout le reste du monde attend avec impatience et curiosité le grand dénouement et quelques-unes, heureusement, notre dénouement.

Se sentir en terre étrangère, dans un monde d'«étranges» où seules quelques femmes avouent leur ennui, leurs peines. Seules à avouer qu'elles n'aiment pas ce monde détaché et irréel, haut-lieu de stratégies, de «tassage», où les murs qui entourent aveuglent, font perdre tout équilibre, où on dispose, rejette, écarte les choses comme les êtres. Où la sensation d'être exclue est partagée à chaque heure par un plus grand nombre.

À chacun son dénouement. Une fois de plus j'y retournai. J'attendais depuis plusieurs heures, depuis plusieurs jours, on en arrive à ne plus trop le savoir.

J'ai l'intuition que ce sera la dernière fois, je veux que ce soit la dernière. Ascenseur, longs couloirs en labyrinthe, la «suite des hommes d'affaires», on reprend nos places. Il n'y a pas de chaise musicale dans ce grand jeu. Accord conclu, nous avons gagné. «*Madame, c'est une victoire personnelle*», me dit-on de côté avec amertume.

Mais il n'y a pas la détente qui accompagne habituellement le règlement d'une convention collective. Nous savons que nous serons éternellement opposé-e-s, le patronat et nous, nous savons qu'il y a deux mondes qui s'affronteront toujours ; entre nous, nul respect de «bonne guerre».

En sortant, ils m'attendaient pour m'annoncer «*Blanche est morte ce soir*» et un peu plus loin, elles m'attendaient pour pleurer avec moi.

MONIQUE SIMARD

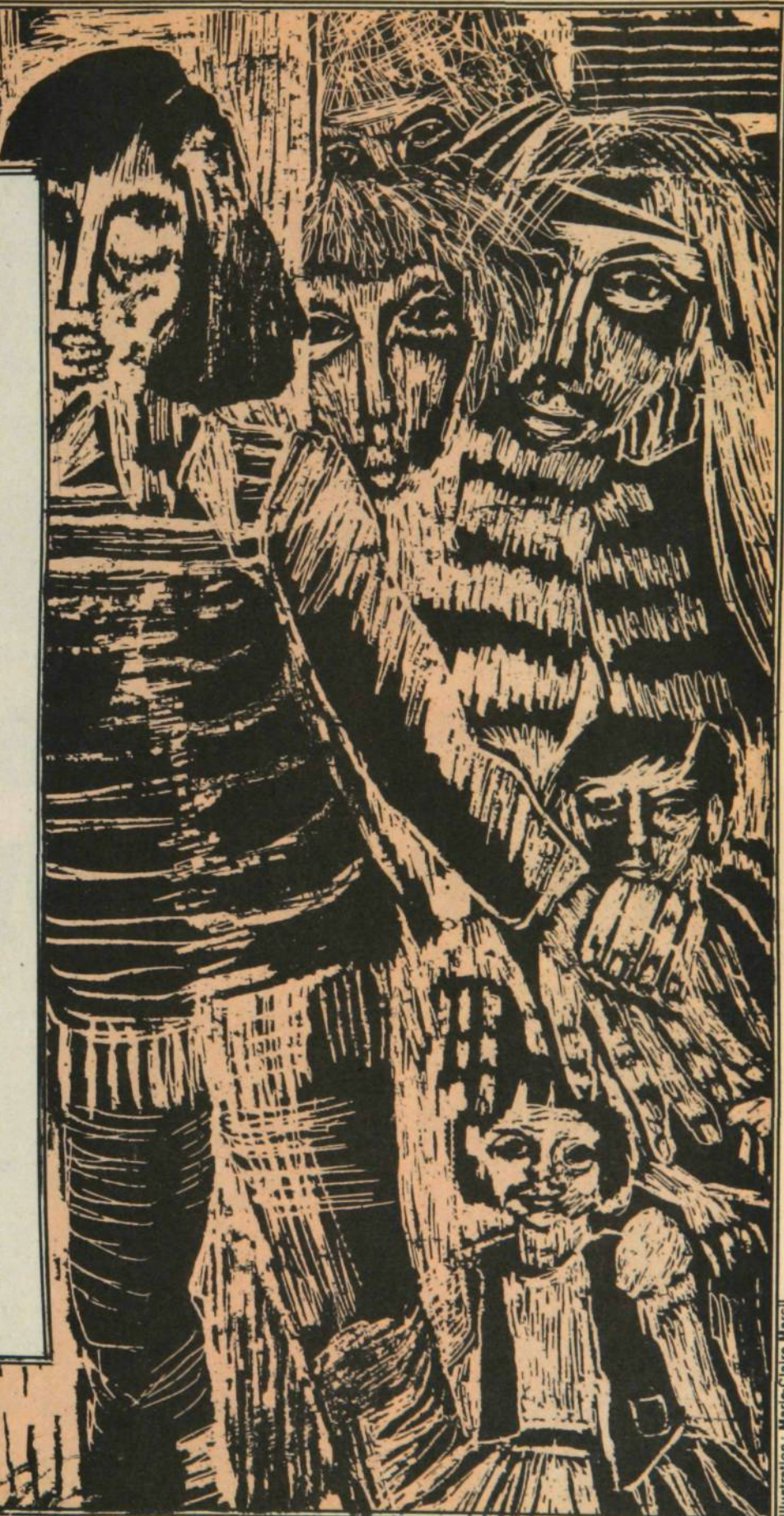


Illustration : Marie-Claire Marci